

Out of Africa



Burkina Faso: une des femmes de la garde personnelle du Président

«Vous êtes bien belles», nous dit une Congolaise au long pagne coloré devant qui nous nous arrêtons, poussiéreuses, pour acheter un peu de riz et de poisson. «Belles?» «Oui, belles, insiste-t-elle en pointant du doigt Delphine, la Burkinabè, parce que vous portez des pantalons et que vous conduisez leurs gros camions».

N par **Carole Beaulieu**
 nous sommes 36, certaines en pantalons, plusieurs en pagnes, 18 Africaines et 18 journalistes occidentales. Pendant 27 jours nous fonçons, même de nuit, sur les pistes défoncées d'Afrique noire, présumément à la recherche de la femme africaine.
 Nous avons toutes relevé le défi lancé par la société hôtelière française PLM-ETAP-Frantel: rouler d'Abidjan à

Brazzaville en traversant dix pays d'Afrique centrale et d'Afrique de l'ouest, couvrir plus de 10 000 kilomètres avec de rutilants camions Renault blancs, conduits par des femmes noires(!). De la Côte d'Ivoire au Congo en passant par le Ghana, le Togo, le Bénin, le Burkina Faso, le Niger, le Tchad, le Cameroun et le Gabon, nous expérimentons pendant un mois aussi bien le confort climatisé des hôtels de luxe que le troublant silence des nuits passées à la belle étoile dans la poignante désolation du Sahel nigérien.



Une Burkinabè nous offrant «l'eau de la bienvenue»



«Si j'avais su ce que c'est que d'être une femme, chantent les femmes du Mali. Si j'avais su, je me serais changée en oiseau.»

N'Djamena, Tchad. Elles sont des milliers, oui, des milliers. Massées le long des rues de N'Djamena la criblée de balles, N'Djamena dont tu m'as déjà tellement parlé, Fatima, entre deux rappels douloureux de ces brûlantes journées passées au volant d'un des camions des forces armées d'Hisène Habré.

Depuis des heures, déjà, elles attendent. Debout devant leur porte, accroupies devant les tables où l'essence se vend à la bouteille, elles attendent le convoi des «femmes africaines à la découverte de leur continent». Pour l'occasion, on a même fermé les écoles, et les petits enfants bruns se bousculent autour de nos camions.

«C'est important pour nous, vous savez», me lance la secrétaire générale de l'Organisation des femmes du Tchad (OFUNIR), en replaçant de la main son brillant voile de tête. «Elles sont heureuses que vous soyez ici.»

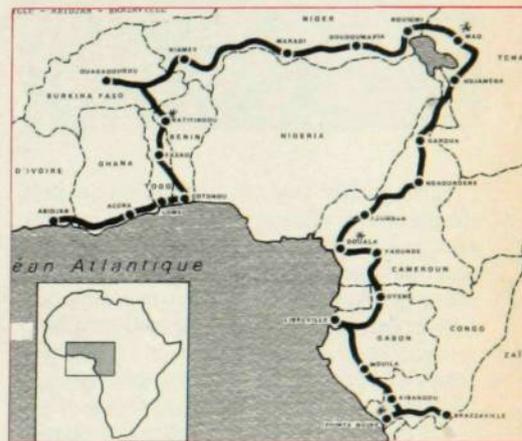
Oui, je sais. Ou plutôt, je ne sais pas. Depuis des jours déjà je me suis faite à l'idée que ce voyage n'est qu'une vaste fumisterie, une belle opération publicitaire bien montée, capitalisant sur la valeur du dossier des femmes pour publiciser des hôtels et des camions français, une opération publicitaire qui détourne l'attention des médias locaux des vrais problèmes auxquels font face les femmes africaines, pour la fixer sur les «amazones du volant», comme nous appelait la presse du Burkina Faso.

Mais je ne sais plus. Trop de visages de femmes s'éclairent d'un étrange sourire à la vue de nos camions. Regards anonymes, croisés au détour des villages poussiéreux, regards momentanément levés du sol ou détournés de la case, regards stupéfaits de découvrir d'autres femmes noires derrière le volant des dix camions blancs avalant les pistes défoncées. «Des soeurs dans la lutte», nous disait encore hier la présidente des femmes révolutionnaires du Bénin.

Si seulement c'était vrai.

À maints égards, ce voyage met souvent les participantes africaines dans des situations intenable. «Je ne suis pas une conductrice de rallye, hurle un jour, au Congo, la Nigérienne Rahama alors qu'elle tente vainement de sortir son camion des deux mètres de boue dans lequel il s'est enfoncé. Je suis une secrétaire.» Secrétaire, notaire, médecin, étudiante, fille d'ambassadeur, travailleuse sociale, elles ont toutes été déléguées par leur pays pour représenter la femme africaine. Certaines parmi les 18 n'ont jamais conduit de leur vie, ou si peu. D'autres, éduquées en Europe, n'ont que peu vécu dans leur pays.

Ce raid routier à travers dix pays d'Afrique est finalement le reflet plutôt fidèle



des incroyables défis auxquels sont confrontées aujourd'hui les femmes d'Afrique noire.

Les femmes africaines nous crient d'abord qu'il n'y a pas qu'une Afrique. Qu'il y a l'Afrique des marchés, où des femmes comme Rahama peuvent acheter pour des milliers de francs de tissus. L'Afrique de Micheline, où des femmes africaines gèrent des hôtels et deviennent propriétaires de librairies. L'Afrique de Fanta, la musulmane, plus à l'aise dans les boîtes de nuit que sur son tapis de prière. Mais aussi et surtout l'Afrique de Delphine et de Fatima, une Afrique où des milliers de femmes tentent, sans le pouvoir de l'argent qui a libéré les précédentes, de lever le joug de la polygamie, de l'oppression, sans y perdre leur identité.

Dans l'intimité des camions, derrière l'apparence du front commun des Africaines, de sourds antagonismes voient le jour entre les représentantes des régimes «plus ou moins progressistes», entre les Africaines «occidentalisées» dans leurs attitudes et leurs vêtements, et les femmes des pays souvent plus pauvres et plus nationalistes. Mais qui sont-elles donc, ces femmes africaines à la recherche desquelles nous avons pris la route?

Au Togo du libéralisme économique, où personne n'ose parler des médecins et des travailleurs sociaux arrêtés quelques semaines plus tôt, elles marchent des dizaines de kilomètres pour venir nous accueillir. Elles ont fait du vin de palme et de la bière de mil. Elles rient de nous voir tenter de danser la kika. Elles ont le sourire las de la soeur du gendarme togolais, celui qui répond toujours aux questions qu'on lui pose à elle.

Dans le petit village de Fazao, au nord du pays, elles ont neuf ou dix ans. Elles n'offrent aux questions de l'étrangère que de grands sourires silencieux. À leurs côtés, des dizaines de petits Togolais curieux demandent des Bics pour écrire, interrogent dans un français presque trop parfait: «Vous venez de loin?»



INTERNATIONAL

«Que voulez-vous, convient l'un des instituteurs du village. Les parents croient encore que les filles ont moins besoin d'instruction que les garçons. Mais ça change doucement.» Sur les bancs de bois de l'école de Fazio elles sont sept aujourd'hui.

«Si j'avais su ce que c'est que d'être une femme, chantent les femmes du Mali. Si j'avais su, je me serais changée en oiseau.»

Au Bénin, dans la Maison du peuple d'un petit village près de la frontière, le camarade préfet s'excuse de l'absence des Béninoises. «Les femmes vous ont attendues des heures, dit-il avec un large sourire, mais elles ont dû rentrer préparer le souper.» Le souper. Évidemment. Nous trinquons dans la nuit noire à la santé des Béninoises du socialiste Bénin.

Heureusement, au Cameroun, les femmes ont depuis peu un ministère de la Condition féminine. L'organisme doit recenser tous les textes de loi qui touchent les femmes et préparer un projet de code

de la famille. Il doit faire le point sur la participation des femmes à l'économie nationale et tenter d'organiser le secteur informel, tout en favorisant les caisses d'épargne féminine. Il doit aussi offrir de l'appui technique et financier aux petits projets féminins et endiguer le flot de jeunes femmes sans ressources qui joignent les rangs de la bourgeonnante industrie de la prostitution de Douala, la capitale commerciale du pays. Pour faire tout cela, évidemment, le Ministère a le plus petit budget de tout le gouvernement.

Mais les femmes, on le sait bien, savent faire beaucoup avec peu. Dans les villages, elles se pressent autour des cases où se tiennent les séminaires organisés par le Ministère. «Leurs questions sont souvent trop nombreuses pour le temps que nous avons, raconte presque douloureusement Mme Christiane Niend, responsable de la cellule juridique du Ministère. Elles sont tellement assoiffées de savoir, et nous avons si peu de ressources.»

«Si j'avais su ce que c'était qu'être une femme, chantent les femmes du Mali, je me serais changée en biche, dans la brousse je me serais changée en biche.»

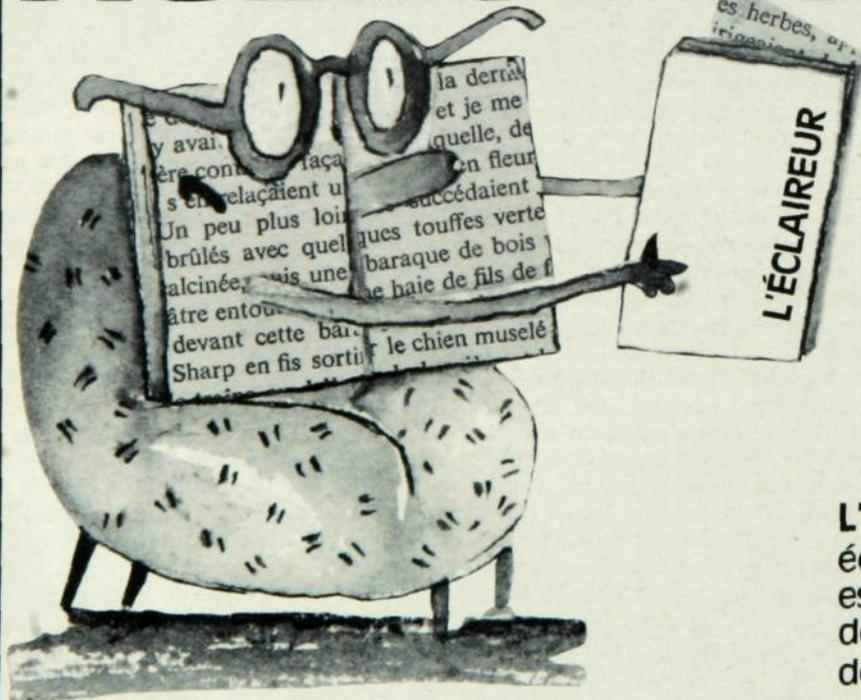
Niamey, Niger. Non, la secrétaire générale de l'Association des femmes de la

capitale, Mme Aissa Aruna, ne conviendra pas que bien peu de choses ont changé pour les Nigériennes vivant en milieu rural depuis la création, en 1976, de l'Association des femmes du Niger. «Nous avons des programmes, dit-elle. Nous leur fournissons des moulins pour décortiquer et écraser le grain. Nous commençons actuellement une campagne d'information sur la contraception.»

Le temps semble pourtant s'être arrêté sur le Niger. Deux tiers des femmes y commencent toujours leur vie conjugale à 15 ans. Elles ont encore, en moyenne, sept enfants. Leur statut juridique est encore défini par un amalgame de code islamique, de Code Napoléon et des coutumes de chaque ethnie. Leur journée commence toujours à 4 h du matin pour s'achever à 23 h. «La religion musulmane est contre la contraception, explique Rahama, une musulmane d'une grande famille touareg, membre de l'association. Mais la religion musulmane ne veut pas que la femme souffre, ajoute-t-elle. Et pour la santé des femmes, il faut espacer les naissances.» Étrange gymnastique mentale à laquelle doivent se livrer les Nigériennes soucieuses d'améliorer les conditions de vie des femmes de leur pays!

Photo: Don Torres

AGENCE DU LIVRE



L'ÉCLAIREUR,
édité par **L'AGENCE DU LIVRE,**
est mis à la disposition gratuite
de toutes les lectrices et lecteurs
de **LA VIE EN ROSE**

AGENCE DU LIVRE 1246, rue Saint-Denis. Montréal. tél: 844-6896 - 844-4967

«Nos hommes, les paysans, sont le cul du monde, chantent les Maliennes. Et nous, nous sommes la merde.»

Au Tchad d'Hisène Habré, les femmes sont requises sur tous les fronts. En treillis verts, portant des épaulettes roses brodées à la main aux lettres MPR (milice populaire révolutionnaire), des dizaines d'entre elles patrouillent bénévolement les rues de N'Djamena, la capitale. «D'abord, repousser l'envahisseur libyen hors du Tchad, m'explique l'une d'entre elles, la main posée sur sa mitraillette, les yeux fixés sur cette bande de 55 kilomètres carrés de désert sur laquelle flotte toujours le drapeau de la Jamahiriya de Mohamar Kadhafi. Après, on pourra parler du reste.»

Depuis deux ans déjà, le Tchad s'est doté d'un ministère de la Promotion féminine. Deux des 63 députés du gouvernement sont des femmes, et une association a été mise sur pied il y a sept mois. «Des comités de femmes sont déjà formés dans tous les quartiers de la capitale», soutient Monique Deport, une travailleuse sociale de N'Djamena. «Notre priorité est de lutter contre l'analphabétisme qui touche plus de 90 % des femmes», déclare la ministre de la Promotion féminine du Tchad, Mme Fatimé Kiluto. Notre second objectif est

de rendre les femmes plus autosuffisantes en mettant l'accent sur la production agricole, en leur fournissant des équipements appropriés, comme des moto-pompes.»

«Nos hommes, les paysans, sont le cul du monde, chantent les femmes du Mali. Et nous, nous sommes la merde.»

En Afrique, les caissières de banque sont des hommes, et presque tous les pays ont désormais leur ministère de la Condition féminine.

Rahama, la Nigérienne, a retrouvé dans deux mètres de boue la boucle d'oreille en or qu'elle avait perdue alors que, dans sa grande robe de dentelle, elle poussait son camion hors d'une fondrière. Diane, notre déléguée béninoise, trouve toujours une femme de chambre pour fermer sa cinquième et dernière valise. Toutou est notaire. Pauline, diplômée en droit. Dédé est médecin. Micheline dirige un hôtel au Congo. Félicia est gérante de banque au Ghana et Marilyn joue au tennis tous les jours. Il y a bien Delphine, la Burkinabè de 34 ans, mère de cinq enfants, pour discourir contre «le féodalisme» et en appeler à «l'émancipation de la femme», mais son régime est «radical», disent d'autres Africaines, et il «ne durera qu'un temps». Les Burkinabès doivent voter cette année un



Au Congo, les rallyeuses tirent leur caravane de la boue

salairé minimum vital pour les femmes, un nouveau code de la famille et une réforme de l'éducation qui tiendrait compte des tâches domestiques imposées aux filles.

Ali, notre guide tchadien, désespère, lui, de la hausse du prix des femmes. Sa deuxième et dernière lui a coûté bien cher, dit-il. Pas question d'en acheter une troisième. Tout va bien en Afrique, le prix des femmes est en hausse.

Montréal, Québec. *Out of Africa* depuis un mois déjà, j'y roule encore de nuit sur des routes fantomatiques qui ne mènent nulle part, évitant de justesse les fondrières et les ravins qui menacent sans cesse d'engloutir nos fragiles efforts.

Out of Africa, j'entends encore monter le chant des femmes qui pilent le mil et le sorgho. *Out of Africa*, je rêve encore aux femmes qui ne peuvent en sortir aujourd'hui.

Photo: Don Torres

QUI VIVE

En kiosque ou par abonnement :

QUI VIVE
C.P. 367, Succ de Lorimier
Mtl, Qc, H2H 2N7
(514) 522-3432

Réfléchir tout haut sur ce qui se passe et ne se passe pas.

Dans le deuxième numéro on retrouve

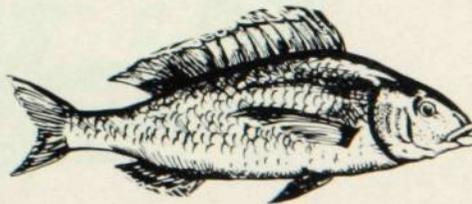
... du désir amoureux
pouvoir la démocratie
que sont les intellectuels devenus
les nouveaux anglophones

LES 4 ATOUTS DU SYMPOSIUM

VARIÉTÉ

la marée du jour à votre table

FRAÎCHEUR



ambiance et service
CHALEUREUX

rapport qualité/prix
AVANTAGEUX



À VOUS DE JOUER!

4293 ST-DENIS
MONTRÉAL QUÉBEC
842-0867